



La Case Mag

JANVIER-MARS 2025 | NUMÉRO 1

MAGAZINE TRIMESTRIEL

N° ISSN 3092-5681

Le trimestre
du musée

Thiaroye 44,
face à l'histoire

Dossier : femmes
noires, arts et musée



© Ousmane Ndiaye Dago, «Musée des Civilisations noires» (2018),
Photographie sur toile retouchée avec peinture, 100x150cm.

Le Musée des Civilisations noires

La Case Mag

JANVIER-MARS 2025 | NUMÉRO 1

DANS CE NUMÉRO

3

Éditorial du Directeur
Repenser les représentations

4

Le trimestre du musée
Un début d'année dense et engagé

8

Thiaroye 44, face à l'histoire
Cycle de panels autour d'un massacre colonial

10

Dossier : femmes noires, arts et musée
Regards croisés de nos plumes invitées



L'Éditorial

Repenser les représentations

Par Mouhamed Abdallah Ly

Directeur général du MCN



En 2025, le Musée des Civilisations noires (MCN) consacre sa programmation à la célébration des femmes noires, figures essentielles de l'histoire, de l'art et de la culture, sur le continent africain comme dans la diaspora.

Cette initiative se veut une invitation à engager un dialogue nécessaire sur la condition des femmes noires dans les sociétés contemporaines du monde entier. À travers des expositions, conférences, projections et performances, le MCN rend hommage à la pluralité des formes d'expression et des vécus féminins noirs. En exposant des pratiques artistiques qui traversent les médiums et les géographies, cette programmation donne à voir une tapisserie de récits puissants, où s'entrelacent mémoire, identité, résistance et imagination.

Le MCN devient ainsi une plateforme vivante pour repenser les représentations, amplifier les regards féminins et élargir les imaginaires collectifs depuis des perspectives noires. Dans ce cadre, plusieurs temps forts ont déjà marqué ce début d'année : un panel et une exposition consacrés à la sculptrice Awa Seyni Camara (1er février), le lancement de l'ouvrage «Mes ancêtres me parlent à travers l'argile» de Kadidatou Sinay Kanté (15 février), celui du recueil «Veillées africaines» de Pr. Ndèye Astou Ndiaye (22 mars), ainsi qu'un panel sur les femmes qui travaillent dans les musées (8 mars).

Le deuxième trimestre de 2025 s'annonce tout aussi riche. Les portes du MCN vous sont grandes ouvertes pour contribuer, ensemble, à réhabiliter un pan essentiel de notre patrimoine, longtemps relégué à la marge, et affirmer notre commun engagement en faveur d'une reconnaissance pleine et entière des voix féminines dans le champ culturel.

“

REPENSER LES REPRÉSENTATIONS, AMPLIFIER LES REGARDS FÉMININS ET ÉLARGIR LES IMAGINAIRES COLLECTIFS DEPUIS DES PERSPECTIVES NOIRES

”

Le trimestre du musée

Les trois premiers mois de l'année 2025 ont été ponctués d'activités variées : vernissages, visites scolaires, présentations de livres. Redécouvrez une sélection de moments forts...



Vernissage de la fresque «Victimes du racisme» réalisée par RBS Crew

22 février 2025



4

Don de l'artiste gabonais Desirey Minkoh de sa collection sur les rites Bwiti

31 janvier 2025



LA CASE MAG · N° 1 (JANVIER-MARS 2025)



Lancement du livre «Mes ancêtres me parlent à travers l'argile» de la céramiste Kadiatou Sinay Kanté

15 février 2025

Visite d'élèves de l'Institution Saint François d'Assise de Tivaouane Peulh

7 mars 2025



Présentation du recueil «Veillées africaines» de Pr. Ndeye Astou Ndiaye

22 mars 2025



Visite des agents du MCN à l'exposition
«Driyanké» de la Galerie Le Manège

19 mars 2025



Visite d'élèves de l'école
Seydou Nourou Tall de Pikine

13 février 2025

Exposition permanente
«Les restitués»

Depuis le 6 décembre 2024

EXPOSITION LES RESTITUÉS "DEMOON DIKKAAT" A partir du 06 Décembre 2024



Visite d'élèves de l'école
privée catholique Christ Roi

25 mars 2025

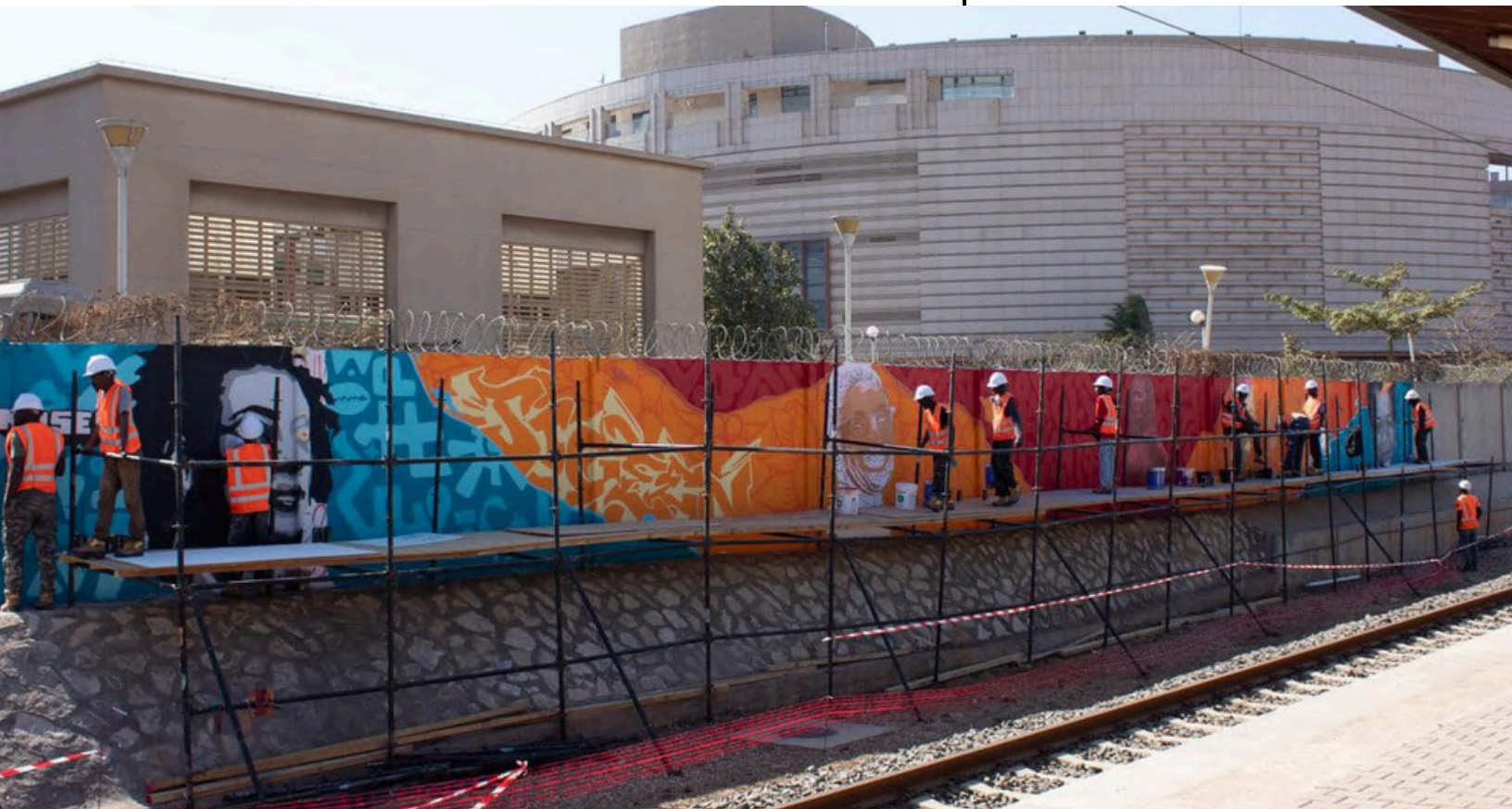


Projection du film «Lumumba»
de Raoul Peck

22 février 2025

Réalisation de la fresque de RBS Crew
en hommage aux femmes noires

20 février 2025



Thiaroye 44, face à l'histoire

Le 1er décembre 1944, plusieurs centaines de tirailleurs africains ayant combattu pour l'armée française étaient fusillés par son appareil colonial pour avoir réclamé leur dû. Dans le cadre des activités du Comité de commémoration du 80^e anniversaire du massacre de Thiaroye, le musée est devenu un lieu d'échange et de réflexion sur cet événement : documentation historique, état des lieux juridique, rôle des archives, leçons pour l'Afrique, représentations artistiques, etc. Quelques-unes de ses manifestations phares...



Avant-première du film «La gloire du chasseur» de Diaka Ndiaye

2 décembre 2024



Panel «Les archives dans la mémoire des violences coloniales»

21 décembre 2024

Panel «Documenter Thiaroye»

14 décembre 2024





Panel «Requalification des faits,
état des lieux des chiffres»

1er février 2025

Panel «Quelles leçons
pour l'Afrique ?»

1er mars 2025



Panel «Représentations littéraires
et (dé)constructions mémorielles»

15 mars 2025

Dossier

FEMMES NOIRES, ARTS ET MUSÉE



SOMMAIRE DU DOSSIER

12 Le musée contre lui-même *Les artistes à l'assaut des assignations*

Par Babacar Faye

*Professeur affilié d'études culturelles Afro-françaises
Tufts University, Paris

16 Les Elles du graffiti *Ce que murmurent nos murs*

Par Fatoumata Camara

*Docteure en histoire
Musée des Civilisations noires, Dakar

18 Les fantômes du roi Léopold *Conquête des corps, violation d'un pays*

Par Maylis Dasque

*Critique d'art décoloniale
Indépendante, Saint-Étienne

LE MUSÉE CONTRE LUI-MÊME

*Les artistes à l'assaut
des assignations*

SI SON HÉRITAGE COLONIAL EST TENACE, LE MUSÉE PEUT DEVENIR UN ESPACE DE VIE COMMUN, DISRUPTIF

Souvent perçu comme déconnecté des réalités sociales, l'art possède pourtant une portée tangible qui incite à l'action. En réintégrant les femmes noires au sein de paroles plurielles, authentiques et multidimensionnelles, il joue un rôle crucial dans les efforts de décolonisation des narratifs muséaux. Longtemps enfermées dans des représentations stéréotypées, souvent marquées par des regards exotisants ou coloniaux, notamment dans les espaces muséaux occidentaux, les figures féminines noires sont aujourd'hui au cœur d'une redéfinition historique portée par des artistes contemporains. Leurs œuvres interrogent la mémoire, le genre et la résistance, et dépassent les formats d'exposition traditionnels en sollicitant activement la participation du public.

Un lieu dynamique

En explorant des médiums variés – photographie, vidéo, performance, installations interactives –, une nouvelle vague d'artistes ne se contente pas d'interroger les récits muséaux : elle bouscule les pratiques institutionnelles. Kara Walker et Zanele



Par Babacar Faye

*Professeur affilié d'études culturelles Afro-françaises
Tufts University, Paris





Muholi, par exemple, déconstruisent les stéréotypes issus des imaginaires coloniaux tout en utilisant une grammaire visuelle puissante pour révéler les violences historiques et les stigmates de l'histoire esclavagiste américaine. Muholi, en documentant la vie des femmes noires en Afrique du Sud, leur redonne visibilité et dignité.

Le musée, longtemps figé dans son rôle de conservatoire statique, devient alors un territoire dynamique et évolutif. En intégrant la création contemporaine à leurs expositions, les institutions muséales instaurent un dialogue critique entre passé et présent. L'approche intersectionnelle adoptée par plusieurs artistes complexifie également la lecture des œuvres. En collaborant avec des artistes issus des diasporas africaines et afrodescendantes, les musées peuvent remettre en question les modèles curatoriaux traditionnels, autrefois unilatéraux, au profit de processus co-créatifs. Ce dialogue entre artistes, institutions et publics enrichit leur mission éducative et sociale. Il ouvre aussi des espaces de discussion essentiels sur la justice sociale, les droits humains et la réappropriation du patrimoine culturel.

Revisiter les récits historiques

De nombreux artistes contemporains participent à la redéfinition muséale en réinterprétant l'histoire. Lubaina Himid, par exemple, revisite les récits liés aux diasporas africaines en Europe, redonnant une visibilité aux figures effacées des collections muséales,

particulièrement à l'occasion de l'exposition «Thin Black Line(s)» dont elle a été la commissaire au Tate Britain, à Londres en 2011-2012. Ces démarches s'inscrivent dans une dynamique plus large de décolonisation de l'art, où les discours ignorés trouvent enfin leur place au sein d'institutions culturelles. Héritier des luttes anti-racistes des années 1960-1970, le Black Arts Movement explore les thématiques de résistance et de fierté identitaire à travers divers supports : peinture, photographie, performance. Ce courant, qui centre la femme noire comme sujet, en souligne le rôle actif dans les mouvements de transformation sociale.

Inscrit dans la dynamique du féminisme de la quatrième vague, The Intersectional Feminist Art Movement met en lumière la créativité et la richesse des voix féminines racisées, en affirmant leur autonomie et leur force politique. Certaines photographes afro-américaines comme Carrie Mae Weems réinterprètent les corps féminins noirs en les présentant comme des symboles de dignité et d'auto-détermination, en particulier dans sa série d'autoportraits «Four Women», datant de 1988. D'autres encore questionnent les pratiques muséales héritées du colonialisme, comme Faith Ringgold, notamment depuis sa participation à l'exposition collective «The Art of the American Negro» au Harlem Cultural Council en 1966.

Enfin, l'Afrofuturisme, revisite les récits historiques en imaginant des futurs où les femmes noires occupent une place centrale dans la fabrique des mondes possibles. Cette vision se matérialise dans l'exposition «A Fantastic Journey» de la Kényanne Wangechi Mutu au Brooklyn Museum en 2013, ou encore dans la série «A Haven. A Hell. A Dream Deferred», présentée au New Orleans Museum of Art par la Libéro-Britannique Lina Iris Viktor en 2018. En mêlant science-fiction, mythologie africaine et esthétique futuriste, ce mouvement réinscrit la femme noire dans des utopies actives.

Tous ces courants artistiques poursuivent un même objectif : subvertir les structures coloniales et patriarcales encore présentes dans les musées et institutions culturelles, en Occident comme en Afrique, tout en révélant la puissance narrative des subjectivités féminines noires. Par ces réinterprétations, le musée cesse d'être un simple lieu de conservation : il a le potentiel de devenir un espace de transformation. □

La Case Mag recommande...

Françoise Vergès

Programme

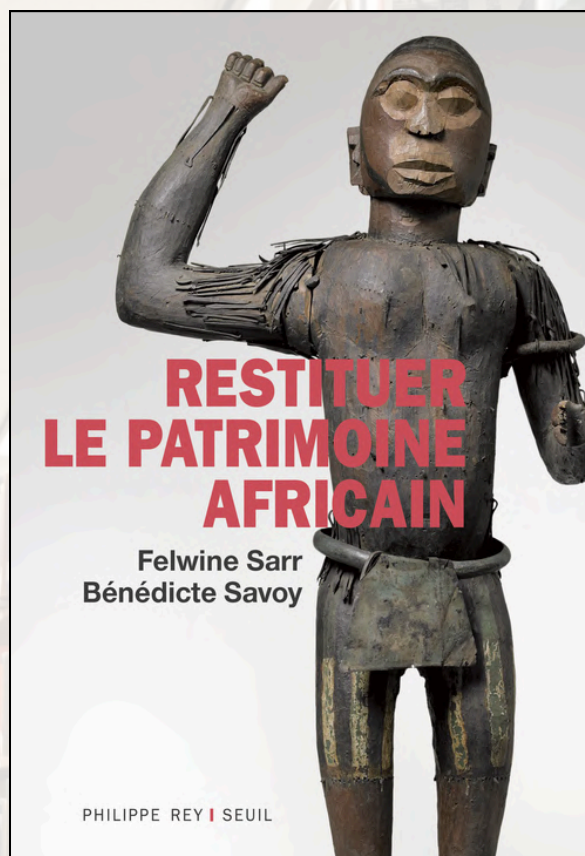
de désordre absolu

Décoloniser le musée

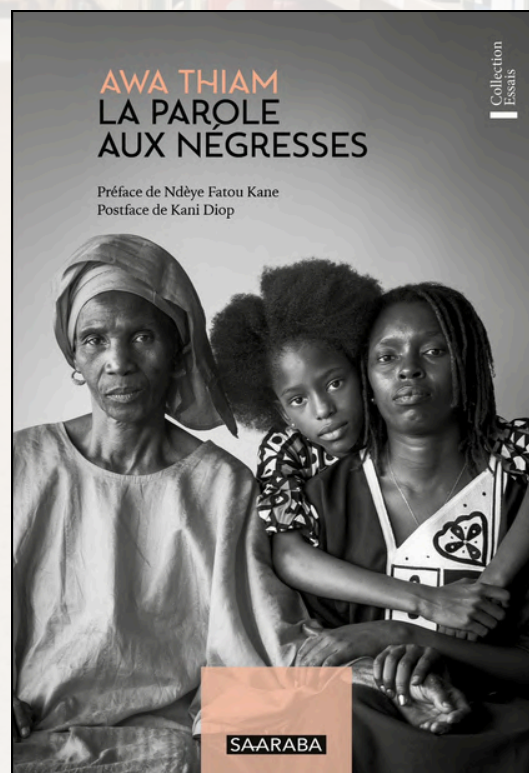
La fabrique
éditions

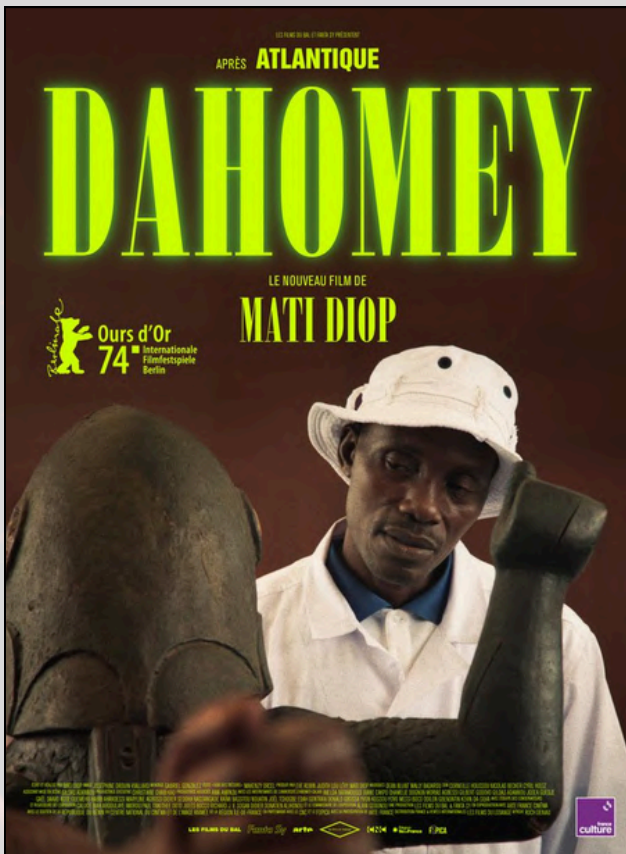
Françoise Vergès (2023), *Programme de désordre absolu. Décoloniser le musée*, Paris : La fabrique, 256 p.

Awa Thiam (2024[1978]),
La Parole aux négresses, Dakar/Paris :
Saaraba/divergences, 223 p.

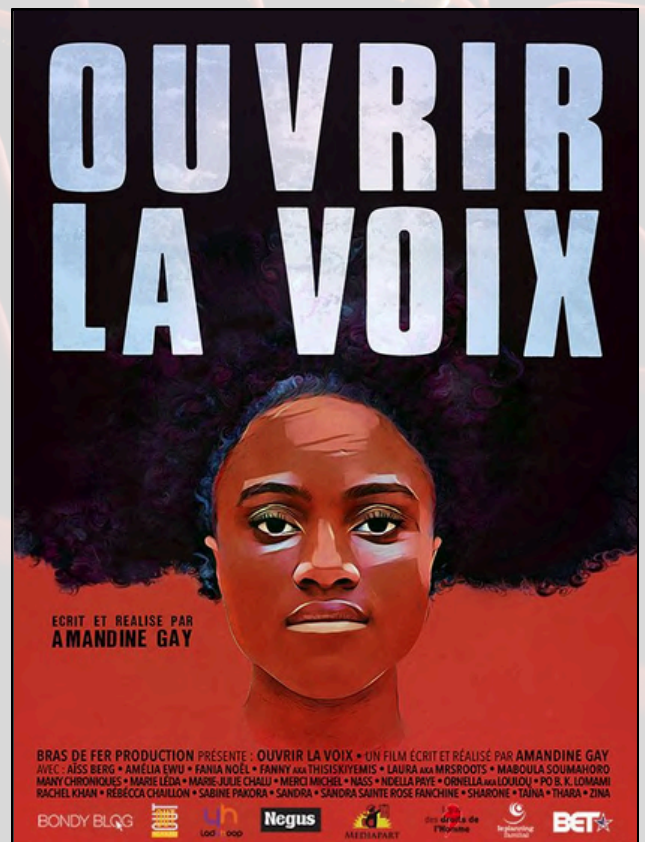


Felwine Sarr, Bénédicte Savoy (2021),
Restituer le patrimoine africain,
Paris : Philippe Rey/Seuil, 192 p.





Mati Diop (2024), *Dahomey*, prod. Les Films du Bal, 68mn.



Amandine Gay (2017), *Ouvrir la voix*, prod. Bras de fer, 122mn.



Diabou Bessane (2012), *Les mamans de l'Indépendance*, prod. Féline Productions, 52mn.



LES ELLES DU GRAFFITI

*Ce que murmurent
nos murs*

Par Fatoumata Camara

*Docteure en histoire
Musée des Civilisations noires, Dakar

**LONGTEMPS CHASSE GARDÉE DES
HOMMES, LE GRAFFITI EST DE PLUS
EN PLUS RÉINVESTI PAR LES FEMMES
— ET, AVEC LUI, L'ESPACE PUBLIC**

C'est à partir des années 1960, sous l'impulsion du président Léopold Sédar Senghor, défenseur d'une esthétique négro-africaine adossée au courant de la Négritude, que s'est développée une relation forte entre les murs de Dakar et l'art. Des pensionnaires de l'École des arts ont ainsi été mandatés pour recouvrir les murs de la capitale d'œuvres picturales. Dans le contexte de bouillonnement politique et social du tournant des années 1990, autour du mouvement Set Setal («propre, rendre propre» en wolof), des jeunes citadins ont rejoint les artistes dans l'investissement de l'espace mural, désireux de se réapproprier leur cadre de vie et d'exprimer leur mécontentement face à l'autorité. Initialement dédié à l'embellissement urbain, le graffiti est rapidement devenu un art de conscientisation, de sensibilisation et de contestation ; en somme, de formation de citoyennetés alternatives.

Libérer la parole

Développé en parallèle de la mouvance hip-hop, le graffiti est resté pendant longtemps un territoire majoritairement masculin. Les réticences familiales, les idées préconçues sur le street art et les normes

sociales ont longtemps freiné l'adhésion des femmes. Toutefois, avec une autonomisation croissante, celles-ci ont progressivement investi cet art en y affirmant une voix singulière. Bien que leur intégration ait été tardive, les graffeuses sénégalaises ont su faire preuve de compétence, d'imagination et d'engagement.

Dans une société où, selon l'adage wolof, «Jigéen dafay gatt tank, di wax ndànk, bëri kersa» («Une femme est celle-là qui ne traîne pas trop, parle à voix posée et se pare de retenue»), la prise de parole dans l'espace public est encadrée par des règles strictes. Le graffiti a ainsi offert aux femmes un espace d'expression unique, leur permettant d'aborder librement des thématiques variées et de toucher un large public. Armées de leurs bombes de peinture et défiant les contraintes socio-culturelles, des artistes comme Dieynaba Sidibé et Mariama Thiat Diamanka utilisent leurs fresques pour interpeller la société. À travers elles, elles dénoncent les violences basées sur le genre, les mutilations génitales, le cancer et bien d'autres réalités encore trop souvent passées sous silence.

Esthétique de la dignité

En décembre 2024, au cours de la campagne internationale des «16 jours d'activisme contre la violence basée sur le genre», le premier collectif sénégalais de graffeuses, fondé par Aïcha Thiam Torodo et Ndèye Marème Fall Remena, a peint une fresque en temps réel. Cette œuvre minutieusement réalisée représente une balance – symbole d'équilibre et de justice – sur laquelle reposent les symboles masculin et féminin, surmontés d'un poing levé.

Convaincues que les femmes n'ont rien à envier aux hommes en matière de création, ces deux artistes lancent à travers cette fresque un appel à davantage de justice sociale. Elles espèrent que leur travail incitera les femmes à croire en elles-mêmes, notamment celles qui évoluent dans des milieux où des limites leur sont quotidiennement imposées. Plus qu'un simple vecteur d'idées, leur art illustre que l'esthétique peut être un levier pour le changement social. Il rappelle aussi que le talent n'a ni âge ni genre.

En diversifiant les thématiques et en imposant de nouvelles sensibilités, l'intégration des femmes dans le monde du graffiti sénégalais enrichit la discipline. Il est essentiel de leur accorder plus de visibilité, et de soutenir les initiatives qui leur offrent un cadre d'expression, de reconnaissance et de liberté. □





LES FANTÔMES DU ROI LÉOPOLD

*Conquête des corps,
violation d'un pays*

Par Maylis Dasque

*Critique d'art décoloniale
Indépendante, Saint-Étienne

COMMENT DONNER À VOIR LA DÉPOSSESSION HISTORIQUE DU SOI COLLECTIF, LARGEMENT PASSÉE PAR CELLE DU CORPS DES FEMMES ?

Regard vidé, cou étouffé, subjugation charnelle. Exposée au Pavillon Rietveld de la Biennale de Venise 2024, «Amour Forcé» matérialise l'extrême violence du colonialisme européen en Afrique. Réalisée à partir d'un mélange de cacao brésilien et de graisse de palme malaisienne, cette sculpture monumentale a été d'abord façonnée dans la glaise de Lusanga, localité au centre-ouest de la République démocratique du Congo, avant d'être scannée et reproduite par impression 3D en Europe. Ce déplacement, au-delà du transfert matériel, interroge l'extraction des ressources comme la circulation des récits.

Avec «Amour Forcé», Irène Kanga, artiste congolaise née en 1994, nous confronte sans détour à une scène de viol grandeur nature. L'œuvre expose la brutalité de l'acte et, plus largement, les liens indissociables entre exploitation des corps et des terres. Lusanga, son lieu de naissance, autrefois baptisée Leverville, fut un haut lieu du travail forcé sous l'administration coloniale belge. Les populations locales y étaient contraintes de cultiver des palmiers à huile pour approvisionner les Huileries du Congo Belge, une entreprise fondée par l'industriel britannique William Lever avec le soutien du roi Léopold II, et qui deviendra plus tard la multinationale Unilever.

Raconter le viol

Le choix du cacao et de la graisse de palme n'est pas anodin : ces matériaux incarnent l'histoire extractiviste qui a façonné la région, où la terre, comme le corps des femmes, fut exploitée jusqu'à l'épuisement. Signature des œuvres du Cercle d'art des travailleurs de plantation congolaise (CATPC), dont l'artiste est membre depuis 2014, ils portent la mémoire matérielle des violences systémiques infligées aux êtres et aux sols, rendant tangible l'héritage colonial dans la chair même de la sculpture.

Ces violences ne relèvent pas seulement du passé. Elles résonnent dans l'expérience d'Irène Kanga, ancienne ouvrière de plantation, et dans les récits transmis par sa grand-mère Jeanne. C'est elle qui lui a raconté l'histoire de Kafutshi, fille du chef Matemo, victime d'un viol collectif orchestré par les colons belges alors que les hommes s'étaient réfugiés dans la forêt pour échapper aux rafles. Cet événement déclencha la révolte des Pende en 1931. Dans les procès-verbaux coloniaux, l'affaire était réduite à une querelle sur une prétendue «tradition locale» où une femme non consentante aurait dû être



«payée». Mais les récits oraux révèlent une toute autre réalité : une communauté révoltée face à un acte de domination insoutenable.

Une transmission matrilineaire

Cette transmission matrilineaire du récit s'incarne dans «Amour Forcé», où la reproduction en série de la sculpture souligne la répétition des violences et leur inscription dans le temps long. En multipliant les copies à partir d'un original unique, l'artiste fait écho à la banalisation des crimes coloniaux, tout en exposant leurs répercussions structurelles aujourd'hui.

Avec cette œuvre, Irène Kanga ne cherche pas à apaiser le regard ; elle y laisse d'ailleurs grossièrement les marques de ses doigts pour en souligner la maternité. Elle nous contraint à affronter un héritage traumatique, où la terre et les corps féminins sont labourés sans ménagement et subissent une même logique de domination. «Amour Forcé» témoigne de ces récits et fait parler l'histoire par sa matérialité ; interpellant le spectateur sur les continuités entre passé colonial et injustices contemporaines. □

La Case Mag

Rédacteur en chef & directeur artistique

Florian Bobin

Directeur de publication

Mouhamed Abdallah Ly

Auteurs contributeurs

Babacar Faye

Fatoumata Camara

Maylis Dasque

Crédits iconographiques

Page 2 — Adji Dieye, «86» (2024), Feutre et aquarelle sur papier Watercolour, 100x100cm.

Page 3 — Gustave Fall, «Mouhamed Ly à la Biennale de Dakar» (2024), Photographie.

Pages 4-9 — Moïse Nzalé, «Programmation janvier-mars 2025 du MCN», Photographies.

Page 10 — Aurore Labre, «La gardienne de Mafate», Acrylique sur toile, 100x100cm.

Page 12 — Lina Iris Viktor, «A Haven. A Hell. A Dream Deferred — Eighth» (2018), Or pur 24 carats, acrylique, encre, gouache, résine copolymère et impression sur papier chiffon de coton, 101,6x132,1cm.

Page 12 — Kara Walker, «Prince McVeigh and the Turner Blasphemies» (2021), Vidéo (image fixe), Musique originale de Lady Midnight, 12mn06s © Kara Walker, avec l'autorisation de l'artiste, Sikkema Malloy Jenkins et Sprüth Magers.

Page 13 — Wangechi Mutu, «Water Woman» (2017), Bronze, 91,44x165,1x177,8cm, The Contemporary Austin.

Pages 16-17 — Aïcha Thiam Torodo, Ndèye Marème Fall Remena, «16 jours d'activisme» (2024), Fresque.

Pages 18-19 — Irène Kanga, «Amour Forcé» (2016-2020), Cacao et graisse de palme, 68x50x122cm, Photographie de Ladislav Zajac, KOW Gallery (2021).

À propos de nous

La Case Mag, magazine trimestriel du Musée des Civilisations noires, se veut à la fois réceptacle et boussole : un regard rétrospectif sur les trois mois écoulés, une mise en lumière des grandes orientations du musée et une ouverture vers des horizons de réflexion critique. Son nom s'inspire de l'architecture même du musée, conçue à l'image des cases à impluvium de Casamance, espaces circulaires où se recueillent et se partagent les savoirs. Chaque numéro s'articule autour d'un dossier thématique, enrichi des contributions de plumes invitées, offrant ainsi une lecture vivante et engagée des dynamiques culturelles et patrimoniales à l'œuvre. Plus qu'un simple compte rendu, *La Case Mag* constitue un espace d'idées et de dialogue où le passé éclaire le présent.



Une création continue de l'humanité

Musée des Civilisations noires
Autoroute prolongée
x Place de la gare
BP 21810 Dakar-Ponty

Site : www.mcn.sn
Mail : redaction@mcn.sn